

Commentaires de lecture

Fiction

Gaétan Bélanger, Lucie Bélanger, Françoise Belu, Patrick Bergeron, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Yvan Cliche, Soundouss El Kettani, Jean-Guy Hudon, Laurent Laplante, David Laporte, Michel Nareau, Julie Pelletier, Marie-Ève Pilote, Judy Quinn and Catherine Voyer-Léger

Number 141, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80816ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bélanger, G., Bélanger, L., Belu, F., Bergeron, P., Bernard, M., Boivin, P., Cliche, Y., El Kettani, S., Hudon, J.-G., Laplante, L., Laporte, D., Nareau, M., Pelletier, J., Pilote, M.-È., Quinn, J. & Voyer-Léger, C. (2016). Review of [Commentaires de lecture : fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (141), 30-34.

Boualem Sansal

2084

LA FIN DU MONDE

Gallimard, Paris, 2015, 207 p. ; 32,95 \$

**GRAND PRIX DU ROMAN DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
MEILLEUR LIVRE DE L'ANNÉE 2015 (Magazine Lire)**

Le dernier-né de Boualem Sansal est un texte dense, foisonnant, où l'auteur fait preuve d'une inventivité extraordinaire. C'est un texte qu'on lit à la fois dans la lenteur et la dégustation d'une écriture travaillée et savoureuse et dans l'impatience de découvrir ce que chaque page nous réserve.

2084 est la date phare (hommage au 1984 de Orwell, bien évidemment) d'un nouveau pays, l'Abistan, qui est dirigé par Abi, messager de Yölah, dieu tout-puissant dont le livre sacré, le *Gkabal*, guide les moindres faits et gestes des habitants. Dans ce pays, tout le monde vit sous haute surveillance, personne n'est autorisé à s'éloigner de son propre quartier. Les citoyens sont par ailleurs convaincus, moyennant force propagande, qu'il n'y a pas d'autre monde que l'Abistan, que leur pays est la planète entière.

Mais même dans cet univers fermé et contrôlé, il y a toujours un interstice par lequel la vérité finit par se glisser. La rumeur dit, par exemple, qu'il existerait une frontière qui limiterait l'Abistan et donnerait donc accès à un ailleurs. On entend aussi dire qu'il y aurait un sous-sol connu des autorités où une vie libre aurait cours. Quelques-uns vont donc rêver à ces échappatoires.

Bien sûr, les arabophones ne pourront s'empêcher d'entendre «Nabi» (prophète) derrière «Abi», «Allah» derrière «Yölah» et de traduire «Gkabal» par «soumission» et, du coup, de voir dans 2084 une critique sans nuances de l'islam. Or, le romancier, d'une efficacité narrative redoutable, finit son récit en faisant se rejoindre tous les fils perdus, de manière à bien souligner que le propos est plus vaste.

Sansal a fait un roman où chacun en prend pour son grade: les Daech de ce monde dont la lancée nous mènerait vers cette vie sous surveillance, mais aussi le croyant moyen qui autorise ce type de mouvement à tout lui faire croire, du moment que c'est emballé dans un discours sacré, les pays occidentaux qui bloquent les voyages par des visas et qu'un tel «Appareil» arrangerait finalement puisqu'il garderait les indésirables hors de leurs frontières...

Roman de science-fiction, roman engagé, roman-texte qui offre une brillante réflexion sur le langage et ses liens avec l'idéologie, qui examine l'importance de l'histoire et du passé alors même que des départements de sciences humaines sont fermés un peu partout dans le

monde, mais aussi roman-fable où l'on suit le parcours d'Ati, héros simple et naïf qui chemine sur la voie du doute. Roman grinçant et d'une rude ironie. Enfin, roman optimiste, malgré tout, dans la mesure où même dans une telle grande noirceur, la lumière peut se faire et une porte s'ouvrir. À lire au plus vite.

Soundouss El Kettani

Monia Mazigh

DU PAIN ET DU JASMIN

David, Ottawa, 2015, 257 p. ; 23,95 \$

Le titre de ce roman fait référence à deux événements phares de l'histoire de la Tunisie, soit les «émeutes du pain», ayant eu lieu en 1984, et la «révolution du jasmin», qui s'est produite en 2011. Deux révoltes animées par une volonté de justice et de dignité dans ce pays de soleil gouverné par seulement deux hommes entre son indépendance en 1956 et la révolution de 2011, soit Habib Bourguiba et le flic Zine el-Abidine Ben Ali.

L'auteure (épouse de Maher Arar, ce citoyen canadien injustement emprisonné en Syrie à la suite du 11 Septembre) utilise ces deux événements historiques de sa Tunisie natale pour décrire l'éveil de la conscience politique de Nadia, au début des années 1980, contre le régime vieillissant de Bourguiba, puis de sa fille Lila, quelque 25 ans plus tard, lors de la révolution ayant chassé du pouvoir le bourreau Ben Ali.

Fille de la classe moyenne, Nadia prend petit à petit conscience de la pauvreté et de l'injustice sociale prévalant dans son pays à la faveur des actions politiques menées par Mounir, le copain de sa meilleure amie Neila. Ce Mounir contestataire sera injustement emprisonné pendant sept ans, et la jeune Nadia fera pour le venger un geste de trop, soit insulter la fille d'un apparatchik du régime policier: elle se sentira forcée de quitter le pays avec son premier amoureux, Alex, un francophone canadien rencontré au centre culturel américain.

Des années plus tard, Nadia, qui habite maintenant à Ottawa, incite sa fille Lila, alors adulte, à parfaire son arabe à Tunis. Hébergée par le couple Neila-Mounir, Lila se frotte, elle aussi, comme sa mère, aux dures réalités du pays, notamment à sa dictature caricaturale et à la stagnation économique, sociale et politique qui y sévit. Puis, victime d'une injustice, un homme s'immole. La révolte gronde dans le pays, et Lila voit sa vie transformée par l'enivrement ressenti devant le triomphe d'un peuple qui met enfin à bas un régime repu et apeuré.

Ayant vécu cinq ans en Tunisie, presque exactement aux périodes décrites dans ce roman, dont la révolution de 2011, j'ai apprécié la



justesse du portrait social tracé par Monia Mazigh. Les descriptions des personnages, des lieux, des ambiances, des habitudes sociales, des mentalités du pays ayant eu cours durant la révolution du jasmin y sont si proches de la réalité qu'on lit le roman comme si on était sur place: bref, une incursion intimiste, fluide et réussie dans des moments critiques de la vie d'un pays devenu le phare démocratique de tout le monde arabe.

Yvan Cliche

Delphine de Vigan
D'APRÈS UNE HISTOIRE VRAIE
Lattès, Paris, 2015, 479 p. ; 29,95 \$

PRIX RENAUDOT ET GONCOURT DES LYCÉENS 2015

Auteure dont l'œuvre touche parfois à l'autobiographie, Delphine de Vigan nous tend ici, avec *D'après une histoire vraie*, un fascinant piège littéraire.

Le titre fait mine d'annoncer la couleur et d'établir le pacte de lecture sans détour: voici le récit d'une histoire vraie, d'un fait vécu. Et c'est ainsi que vous devez le lire. Le caractère péremptoire, voire provocateur de l'annonce nous la rend aussitôt suspecte. On se dit à part soi: vraiment? Et l'on se réjouit d'entrer dans le livre à la manière d'une Fanfreluche matinée de Stephen King qui voyagerait par une nuit d'hiver... Car les fées qui se sont penchées sur ce livre, on le découvrira, sont plus nombreuses qu'il n'y paraît de prime abord.

Que s'y passe-t-il? La narratrice, qui partage avec l'auteure le prénom de Delphine et le statut d'écrivain, peine à se remettre de l'énorme succès de son dernier livre, *Rien ne s'oppose à la nuit*. Épuisée par la ronde médiatique et les attentes des lecteurs, c'est une femme fragilisée qui doit en plus affronter la question redoutable entre toutes: quoi écrire après ça? Quand on est allée si loin dans l'exposition de l'intime (ici, la maladie mentale et le suicide de la mère), peut-on continuer sur la même voie (ce que les lecteurs semblent espérer de vous, mais que des lettres anonymes vous reprochent)? Ou doit-on explorer d'autres territoires, revenir à la pure fiction si tant est qu'une telle chose existe, quitte à décevoir, quitte à trahir aussi bien son public qu'une certaine idée en vogue de la littérature comme aveu? Pour le moment, la réponse vient à la narratrice sous forme de symptômes: le simple geste d'ouvrir son logiciel d'écriture (et bientôt son ordinateur) provoque chez elle nausées et vomissements.

C'est dans cette période de grande vulnérabilité qu'elle fait la connaissance de L., écrivaine fantôme spécialisée dans les autobiographies d'actrices et de chanteuses. Dans une sorte de coup de foudre d'amitié, les deux femmes deviennent très vite intimes. Du moins la narratrice s'ouvre-t-elle en toute confiance à sa nouvelle amie qui, pour sa part, demeure insaisissable. Profitant du vide qui s'est fait autour de Delphine – son compagnon séjourne à l'étranger, ses enfants viennent de quitter la maison –, L. s'imisce peu à peu dans son

existence, se rend indispensable et finit par établir une emprise implacable sur sa vie. En particulier sur ce qu'elle nomme l'essentiel: sa vie d'écrivain.

Interlocutrice privilégiée (elle connaît son œuvre par cœur), L. va se muer en un censeur tyrannique qui va casser le premier projet d'écriture à voir le jour depuis longtemps chez la narratrice, projet qui amorçait un retour à la fiction. À la façon de la terrifiante géolière de *Misery* de Stephen King, L. ne cessera de marteler son Évangile du Vrai en littérature, gardant Delphine en son pouvoir dans le but explicite de la contraindre à être l'écrivain qu'elle a fantasmé: de la chair à histoire vraie.

À lui seul, ce thriller d'emprise doublé d'un questionnement sur le rôle de la littérature suffirait à happer le lecteur et à le conduire habilement jusqu'à cette tension extrême où tout se déchire et devrait se résoudre. Ce qui ne serait pas rien. Mais si Stendhal concevait le roman comme un miroir qu'on promène le long du chemin, ici les miroirs sont si nombreux — il n'est pas exagéré de dire que le livre en est truffé comme un champ de mines — que ces reflets, que ces miroitements ont pour effet de dérouter plutôt que de montrer, et de semer le doute quant à la nature de ce qu'on nous raconte. Vérité? Fantôme de la narratrice? Ou, simplement, mise en scène et personnification des forces à l'œuvre dans le processus d'écriture? Après tout, si Je est un autre, ne pourrait-on pas décrire ainsi le lien qui unit les deux femmes: parce que c'était L., parce que c'était moi?

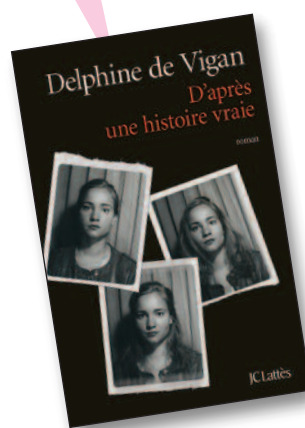
Mais il reste à donner un tour d'écrou. Au fil des pages, il apparaît que Delphine et le lecteur poursuivent en parallèle ou en abyme une semblable quête initiatique: tandis que les fragments de sa vie que L. consent à livrer peu à peu éveillent chez la narratrice des échos bizarrement familiers, quoique vagues, les scènes qui se succèdent sous nos yeux ne cessent de gratouiller notre mémoire, de renvoyer à...

et à... Clin d'œil à la scène mythique d'un certain film culte des années 1990, c'est du «rituel de la bibliothèque» que viendra la révélation.

Roman passionnant et troublant qui se tient sans faillir sur la crête de l'ambiguïté, *D'après une histoire vraie* est le livre de plusieurs lectures. Nous pouvons le lire entre autres comme une habile mise en question du vrai en littérature, comme une exploration des frontières psychiques de l'acte d'écrire mais aussi, pour

notre jubilation, comme un hommage aux œuvres de fiction qui nous imprègnent et nous façonnent peut-être autant que les événements de notre biographie. Car ne sommes-nous pas, écrivains et lecteurs, de l'étoffe dont on fait les songes?

Lucie Bélanger

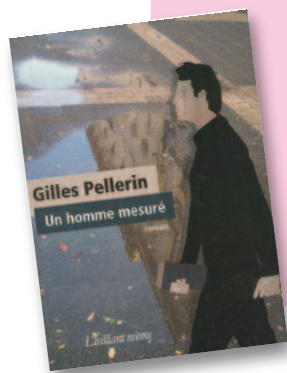


Gilles Pellerin

UN HOMME MESURÉ

L'instant même, Québec, 2015, 143 p. ; 21,95 \$

On pense rapidement à Borges, Perec ou au Carrère de *La moustache* lorsqu'on lit ce premier roman du prolifique nouvelliste, essayiste et éditeur Gilles Pellerin. Son « homme mesuré » est un fonctionnaire tout ce qu'il y a d'ordinaire, « sans qualités », dirait Musil. Conjoint et père attentif, il mène une vie si banale, si anonyme, que pour donner une idée juste de son insignifiance, il faudrait créer le verbe « insignifier ». Or un jour, une petite révolution s'opère. Les choses



commencent à émerger de leur angle mort. L'homme mesuré a l'impression, en se rasant, que l'individu reflété par la glace n'est plus lui. Dès lors, la réalité entre subtilement en distorsion. D'un « bal de la Marionnette » à un concours de sosies pour la Télévision nationale en passant par un épisode érotique dans un magasin de meubles, le personnage se retrouve engagé dans une série de situations étranges.

Le goût de Gilles Pellerin pour les formes narratives brèves est évident dans *Un homme mesuré*. Pas seulement parce que le roman fait moins de cent cinquante pages, mais aussi parce que les chapitres ne s'étendent jamais au-delà de deux pages. Le plus court ne comporte même que deux phrases, sept mots en tout. D'ailleurs les mots, Gilles Pellerin les traite amoureusement. L'homme mesuré et sa compagne sont cruciverbistes (ils s'adonnent au « cruciverbiage », écrit Pellerin). Quand sa fille lui demande ce qu'il fait dans la vie, le narrateur et héros a envie de lui répondre qu'il interprète le monde à partir de fautes d'orthographe...

Un homme mesuré propose une joyeuse et singulière incursion dans la vie intime d'un quidam tout en s'émaillant d'allusions comiques à notre société du « politique-spectacle ». Voilà tout compte fait un roman miniature qui se lit avec grand plaisir.

Patrick Bergeron

Mordecai Richler

JOSHUA

Trad. de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné
Boréal, Montréal, 2015, 560 p. ; 32,95 \$

Il faut une forte dose de susceptibilité et moins qu'une pincée d'humour pour s'insurger contre les piques de Mordecai Richler à l'adresse des ceintures fléchées et pour voir en lui l'ennemi public numéro un des Québécois francophones. Bien sûr, René Lévesque fut l'une des cibles de Richler, mais cet iconoclaste juif martyrisait avec la

même verve sa propre communauté, au point d'associer Juif et marché noir, Bible et calcul, *bar mitsva* et tape-à-l'œil.

Une citation, languette et typique, fait voir que Richler peut en indisposer plusieurs par un seul propos. Quand le premier ministre René Lévesque, au volant de sa voiture, tua un errant étendu sur la chaussée, la presse anglophone se délecta. Richler participa à la curée, mais en distribuant les taloches à la volée : « L'intrépide police de Montréal, qui avait gaiement fracassé les crânes des séparatistes à coups de matraque à l'époque où ces derniers manifestaient encore dans les rues, s'était rapidement adaptée au nouveau pouvoir en place. Vite arrivés sur les lieux, les agents évaluèrent la situation et comprirent quel était leur devoir. Ils prirent délicatement en charge le premier ministre éploré et sa maîtresse, et les conduisirent loin des journalistes, ces emmerdeurs ; puis ils procédèrent à l'arrestation du cadavre incriminé et l'emmenèrent à l'hôpital pour lui faire subir un test sanguin et déterminer s'il était ivre ».

Combien sont-ils à pouvoir se plaindre : Lévesque, la police, les journalistes...? Les pages de ce type abondent dans le superbe *Joshua*, réédité 35 ans après son lancement : le livre prouve que Richler mérite une place de choix parmi les plus mordants iconoclastes du répertoire littéraire québécois. Ses démolitions ne connaissent ni tabou ni mesure. Dans sa main, l'humour devient un efficace et *tripatif* (cf. Languirand) instrument contondant.

Par exemple, ce portrait de King : « Sous des dehors ternes et ennuyeux, William Lyon Mackenzie King, le premier ministre de leur enfance, qui gouverna le Canada pendant vingt et un ans, était en fait le plus vil des hommes. Mesquin, fourbe, légèrement dément et infiniment hypocrite ». Autre exemple, ce coup de griffe à un chic restaurant montréalais : « Puis, en 1867, Izzy l'avait surpris en l'invitant à manger chez Ruby Foo's, où on servait des mets chinois écœurants à la sauce judéo-libérale, son idée du paradis ». Même une ville peut s'attirer les sarcasmes de Richler. Ainsi, quand on prétendit expliquer par des motifs de sécurité le choix d'Ottawa comme capitale, Richler se mit en orbite : « [...] en effet, n'importe quelle expédition américaine aurait tôt fait de se perdre en tentant de s'y rendre. Un journaliste américain proposa malgré tout une formule pour la trouver : 'À partir du pôle Nord, mettez le cap sur le lac Ontario ; là où les glaciers s'arrêtent et où la végétation débute, c'est Ottawa !' »

Richler s'attaquera avec équanimité à la Bible, aux astuces commerciales et... à Richler.

Reuben, le père de Joshua, explique le Livre de Job à son fils avec désinvolture : « Dieu, malgré tous ses défauts ('Tu ne feras pas ci' et 'Tu ne feras pas ça'), aimait les paris. C'était un joueur-né ». Quand Dieu gagne contre le diable à propos de Job, Reuben tient à ce que Joshua



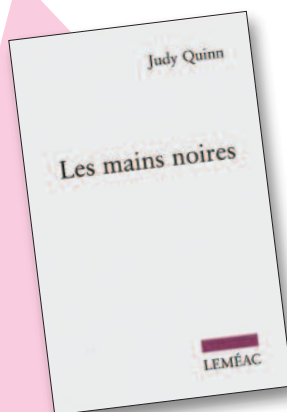
comprenne la morale de l'histoire: « Mais si tu gardes ta foi et tes actions de GM, ou d'autres actions de premier ordre, ben merde, regarde ce qu'elles valent aujourd'hui. Compris? »

On ne peut réduire Richler à un déferlement de persiflage. Son œuvre abonde en données factuelles. Le sport lui livre ses secrets: Richler sait que Joe Louis a battu Max Schmeling au grand désappointement de Hitler. Il sait dans quelle catégorie boxe Dave Castelloux... Le monde des affaires en fait autant. *Joshua* dévoile même la magouille qui a enrichi certains producteurs de films au moins jusqu'aux années 1990: « — Il y a un détail qui me chicote, Benny. Tu as dit que j'étais le seul écrivain capable de sauver ce projet... / — Suis-je franc? Je suis franc, fit l'autre. / — ... mais ça ne serait pas parce que tu risques de perdre les crédits fiscaux sans un Canadien? »

Richler écrit cela en 1980, presque une vingtaine d'années avant que soit révélée la tricherie qui a permis à Cinar de s'enrichir en truffant ses génériques de noms canadiens! L'humoriste s'amusait, mais il avait des oreilles partout.

Richler s'en prend à Richler? Probablement. Joshua naît en même temps que Richler (1931) et il semble que plusieurs des comportements inélégants d'un Joshua fictif soient aussi ceux de Richler. Plume acerbe, mais qui n'épargne personne, pas même Richler. À déguster.

Laurent Laplante



se demandant où mènera ce qui apparaît comme une suite de divagations de buveur.

Mais de cette histoire trouée se dégage progressivement une ébauche de portrait de famille, de même qu'un éclaircissement sur le motif de la fuite de Vasyl hors de son pays natal. De l'embrouillamini surgissent ici et là des réflexions qui apportent des réponses aux questions que l'on pouvait se poser en cours de lecture.

Par exemple, quant au lien entre les souvenirs anciens de l'Ukraine et les plus récents au sujet du fils Tallik: « On fuit une dictature pour un pays qui envoie ses enfants dans une guerre sale [...]. On fuit une dictature pour un pays qui travaille à continuer les dictatures, et cela nous épuise rien que d'y penser. » De quoi faire oublier des retrouvailles inattendues, vers la fin du roman, qui apparaissent dues bien plus à l'intervention d'un *deus ex machina* qu'à la logique du récit.

Les mains noires, un roman qui suscite l'intérêt pour sa saisie des conditions de vie dans une Ukraine alors sous régime totalitaire.

Pierrette Boivin

Judy Quinn
LES MAINS NOIRES
Leméac, Montréal, 2015, 221 p. ; 22,95 \$

Auteure de trois recueils de poésie et lauréate du Prix Robert-Cliche 2012 avec *Hunter s'est laissé couler*, Judy Quinn nous invite avec son deuxième roman à une incursion dans l'Ukraine de Vasyl Dranenko à l'époque du régime soviétique. Une Ukraine que Vasyl a fuie, avant de se retrouver à Montréal où il vit depuis trente-cinq ans.

La trame narrative repose presque entièrement sur les souvenirs qu'évoque le quinquagénaire, passager de l'autobus Orléans Express Montréal-Québec. Il dit aller embrasser son fils Tallik, soldat sur le point de s'envoler de la base de Valcartier pour l'Afghanistan. Pendant le trajet, à part quelques incartades auprès de sa voisine de siège qui n'apprécie pas l'intrusion de l'homme encombrant avec son goûter gras et son alcool, Vasyl se remémore sa vie d'avant l'exil. Stara Bouda, village reculé de son enfance, Kiev et l'entrepôt de viande, puis l'Académie nationale des arts populaires où il était travailleur de nuit. Finalement, Odessa et la vie clandestine qu'il a fuies à bord d'un paquebot partant pour Marseille. Une vie d'esclave, sans espoir d'améliorer son sort, avait résumé sa cousine Selena, elle-même confinée dans une usine. Ou de trafiquant véreux comme l'ami alcoolo Pavel, sans parler des manœuvres du policier Vassia/Panine.

On retrouve aussi ce type de composition dans *Hunter s'est laissé couler*: des souvenirs s'enfilent sans ordre chronologique et sont décalés par on ne sait quoi. On avance comme dans un puzzle, en

Éric de Belleval
REPORTAGES SOUS INFLUENCE
Sémaphore, Montréal, 2015, 261 p. ; 26,95 \$

Appelé à produire un reportage photo auprès de l'ONG Canadian Doctors en Angola, pays lusophone grand producteur de pétrole, Jacques Bresson, le narrateur du roman, y découvre l'influence importante exercée par la société pétrolière Alpha sur la marche du pays.

Bien malgré lui, et dès son arrivée sur le sol angolais, il est plongé dans le jeu d'ombre du pouvoir réel provenant de l'argent du pétrole, et aussi de celui tiré du commerce illicite de diamants.

Peu après son arrivée dans le pays, Bresson est en voiture en compagnie de M. Fransten, président d'Alpha, lorsque celui-ci est assassiné. Blessé lui aussi, Bresson n'en est pourtant pas à ses dernières aventures. Aux côtés de la docteure Hélène Garnier, avec laquelle tout au long du roman il entretient une relation hautement dysfonctionnelle, il part en mission dans le pays, même s'il n'est pas encore pleinement rétabli de sa blessure. Dans cette



contrée fort instable en proie à une guerre civile, voilà une expédition qui n'est pas sans danger : à preuve, les membres du convoi, soit Bresson, la docteure Garnier et leur chauffeur se font enlever par une ethnie locale.

Maltraité mais non violenté, le duo canadien réussit toutefois à s'en sortir en prenant la fuite lors d'un incendie dans le hameau isolé où ils sont gardés de force, et à regagner le Canada. De retour au pays, ils sont soumis à des interrogatoires « amicaux » des services de sécurité.

L'histoire ne se termine pas là. Car Bresson reçoit une proposition pour revenir en Angola. C'est que la femme de Fransten souhaite remettre la main sur des diamants dont elle se dit propriétaire, mais qui lui auraient été subtilisés. Elle demande l'aide de Bresson, en échange de quoi elle l'aiderait à compléter son reportage photo ; le journaliste, en effet, n'a pas pu prendre de clichés valables lors de son premier séjour.

Mais le plan échoue. Ce retour en Angola permet toutefois au photographe de mieux comprendre les rouages et les manipulations de la vie politique locale : même s'ils se camouflent sous de fausses apparences, dont celle de l'aide humanitaire, les intérêts pétroliers et diamantaires l'emportent sur tout, au mépris des lois et du développement inclusif, et les Occidentaux, complices, ferment les yeux. Les grands perdants : la majorité du peuple, démunie, qui ne profite en rien de l'exploitation, en fait du pillage, de ses ressources nationales.

Soutenu par un rythme qui ne faillit pas, le roman d'Éric de Belleval est un portrait crédible du contexte africain, notamment de ces pays débordant de ressources, mais qui restent quand même confinés à un sous-développement permanent.

Yvan Cliche

France Théoret
VA ET NOUS VENGE
Leméac, Montréal, 2015, 254 p. ; 24,95 \$

Présenté comme un roman en quatrième de couverture, le plus récent ouvrage de France Théoret est en fait une série de quatre portraits de femmes. Issues de quatre contextes différents, elles sont pourtant porteuses d'histoires qui deviennent emblématiques d'une certaine condition féminine faite à la fois d'autonomie et de menaces persistantes.

Le titre de l'ouvrage, quelque part entre slogan et prière, résume bien le propos : *Va et nous venge*. Devant ces portraits, quelque chose bouille en nous, quelque chose qui rappelle le dialogue que les lecteurs entretiennent avec une écrivaine comme Elfriede Jelinek, par exemple. Il y a dans ce livre une violence sourde, mais distancée, qui nous surprend plus que le ferait un choc frontal. Cette violence frappe d'autant plus qu'elle tend à être niée ou relativisée, y compris par ses principales victimes, qui ont intériorisé l'idée de leur autonomie et font face à l'adversité sans toujours comprendre très bien ce qui les dépasse.

Nous lisons les histoires de Suzie, d'Élisabeth et de Zoé sur la pointe des pieds, les mâchoires un peu tendues, en attente d'un grand choc qui

ne vient jamais. C'est le tour de force de France Théoret : son écriture, dans les thèmes et dans la forme, traite d'une prédation qui s'exerce par des chemins détournés. L'écrivaine contourne les clichés en laissant flotter partout la petite musique du thriller qui nous fait craindre le pire, mais le pire ne s'exprime jamais dans une explosion. Sans espace pour la catharsis, la tension apparaît encore plus insoutenable.

Le premier portrait présente Suzie, adolescente évoluant dans un milieu aisé, entourée d'adultes dont les certitudes et les convictions deviennent violence. Norbert, homme mûr et ami de la famille, entraînera la jeune fille dans l'abus de la façon la plus délicate qui soit sous prétexte de vouloir l'épanouissement de sa protégée. Guère moins effrayante, la façon dont la grand-mère projette sur Suzie une image close de la féminité, ne lui offrant finalement aucune clé pour résister à ce qui la guette.

Même malaise chez Zoé, dont le portrait conclut l'ouvrage. Maintenant qu'elle est elle-même titulaire d'un poste universitaire en histoire de l'art, la jeune femme se laissera entraîner par un ancien professeur dans une relation de manipulation qu'elle ne décodera jamais complètement. Une fois de plus, l'habileté de France Théoret est de nous faire ressentir l'étau qui se resserre sans user de manichéisme. Les femmes de ces histoires ne sont pas démunies, elles sont libres et actives, mais cela ne suffira pas toujours à les protéger.

C'est aussi le cas d'Élisabeth, victime d'un rejet en milieu de travail qui entraînera des conséquences dramatiques. Encore une fois, le piège se tricote de façon si complexe que lorsque Élisabeth perd son emploi, plus rien ne lui permet de remettre les faits à plat. Que s'est-il passé ? Les raisons sont aussi nombreuses que banales et chaque détail devient le maillon d'une chaîne qu'il s'avère impossible à démêler. La banalité de la violence mise en scène vous prend à la gorge tant la situation apparaît à la fois absurde, irréversible et pourtant si réaliste.

Mais le troisième portrait du livre se détache des autres. Au cœur de *Va et nous venge*, on rencontre la figure de Louky, protagoniste que la plupart des lecteurs sauront reconnaître comme une écrivaine récemment disparue. Hommage amical et admiratif à une absente, portrait d'une femme de lettres sous-estimée, ode à la force des échanges intellectuels comme ciment relationnel, ce texte diffère des autres à plusieurs titres même si certains motifs permettent de faire des ponts. Mais puisqu'il s'agit d'une importante prise de parole qui nous rappelle l'oubli dans lequel nous laissons souvent les femmes artistes et intellectuelles, il me semble que ce texte mériterait un tiré à part pour que recommence à circuler plus largement la figure de Louky Bersianik que France Théoret tente, avec tant de délicatesse et de justesse, de maintenir dans la lumière.

Catherine Voyer-Léger

